

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 97 (1952)
Heft: 7

Artikel: La bataille de Dunkerque (mai-juin 1940) [fin]
Autor: Fagalde
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-348493>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La bataille de Dunkerque

(Mai-Juin 1940)

(Fin)

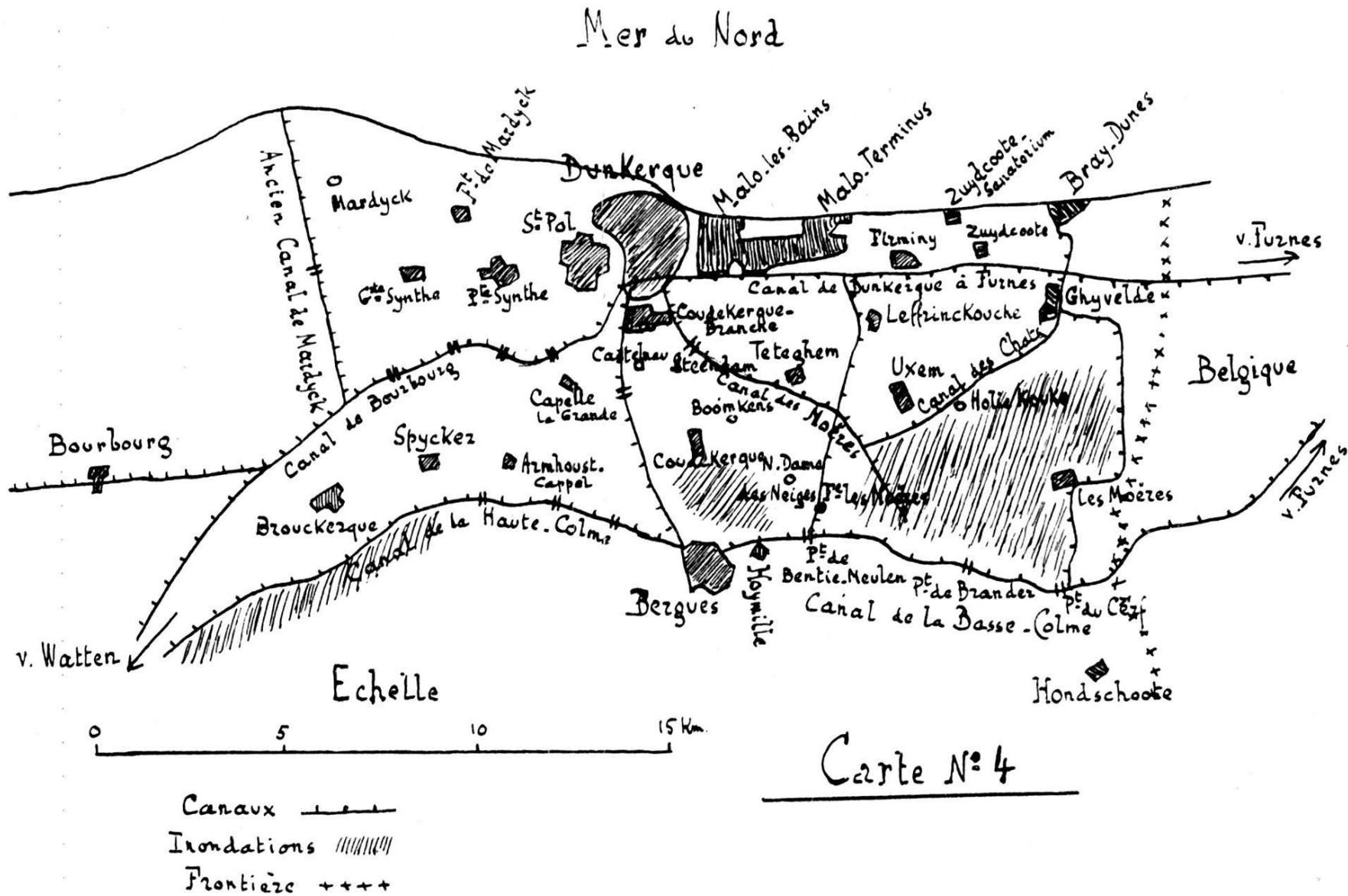
LA DERNIÈRE JOURNÉE (3 JUIN)

Dans l'exposé du déroulement de la bataille de Dunkerque, nous nous sommes arrêté, dans l'article précédent (voir N° de juin de la *Revue militaire suisse*) au soir du 2 juin. Rappelons, en quelques mots, la situation du 16^e Corps d'armée, à ce moment-là.

Les attaques allemandes violentes et massives des 1^{er} et 2 juin, exécutées par six divisions en 1^{er} échelon et un nombre indéterminé en 2^e échelon, appuyées par une nombreuse artillerie de gros calibre, une non moins nombreuse aviation et des chars, n'ont pas apporté à nos adversaires les résultats décisifs qu'ils espéraient et qu'ils recherchent depuis le 24 mai.

La 68^e D.I. occupe, le 2 juin au soir, à peu près le même front que le 31 mai sur l'ancien canal de Mardyck et la Haute-Colme jusqu'à Bergues (voir carte N° 4), à l'exception de deux poches faites par les Allemands, l'une à Spycker dont ceux-ci se sont emparés sans pouvoir en déboucher, l'autre au Nord-Ouest de Bergues, entre la Haute-Colme et le canal Bergues-Dunkerque, où le repli du S.F.F. à l'Est de ce canal a obligé la gauche de la 68^e D.I. à faire un crochet défensif face à Bergues.

Le S.F.F., qui a subi les attaques les plus violentes, a dû céder Bergues et un terrain appréciable au Nord de cette ville. Son front passe, le 2 au soir, à un km. au Nord de Coudekerque, à deux km. au Sud de Teteghem et à Uxem. Dans ce secteur,



les troupes allemandes sont parvenues à moins de six km. du port de Dunkerque, ce qui représente un danger grave pour la continuation des embarquements.

La 12^e D.I.M. a, malgré des attaques répétées et malgré la perte de son chef, maintenu intégralement son front, d'Uxem (exclu) à Ghyvelde et Bray-Dunes. Elle a même fait des prisonniers.

On voit, d'après ce rapide aperçu, que, le 2 au soir, si la situation de la défense est satisfaisante aux deux ailes (68^e et 12^e D.I.M.), elle est très préoccupante au centre où le S.F.F., pour toutes les raisons que nous avons exposées dans l'article précédent, a dû céder trop de terrain. Cette situation d'ensemble nous amène à prendre, pour la journée du 3 juin, les décisions suivantes, qui se traduisent par des ordres donnés le 2 au soir, à 18 heures :

1^o. Nous renforcerons le S.F.F. par tous les moyens possibles afin de lui permettre, non seulement de résister plus efficacement aux attaques allemandes, mais, surtout et avant tout, de reprendre vers la Basse-Colme, par une contre-attaque aussi étouffée que possible, tout le terrain perdu ;

2^o. Comme nous n'avons plus en réserve de Corps d'armée que le Groupement de G.R. (G.R. du 16^e Corps et G.R. de la 1^{re} D.I.M., réduits chacun à $\frac{1}{2}$ escadron), nous constituerons les éléments de cette contre-attaque, d'abord avec ce Groupement, puis, par des prélèvements opérés sur les deux autres divisions en ligne (68^e et 12^e) et sur la 32^e D.I. qui nous est arrivée le 30 mai, dans l'état lamentable que l'on sait (voir N° de juin - Journée du 30 mai).

Nous mettons, en conséquence, le 2 au soir, à la disposition du S.F.F. :

- a) le groupement de G.R.
- b) Un bataillon (3/225) pris à la 68^e D.I. et les quelques chars que celle-ci possède encore.

c) les deux seuls bataillons qu'il a été possible d'extraire de la 32^e D.I. (3/122 et 3/143).

d) les chars restants de la 12^e D.I.M.

e) les feux de six groupes d'artillerie.

3^o. Enfin, nous parerons à une défaillance toujours possible du S.F.F. (il se bat sans interruption depuis le 24 mai et est arrivé à l'extrême limite de ses forces et de ses moyens) en installant, entre le S.F.F. et le port de Dunkerque, un dernier barrage sur le canal de Dunkerque à Furnes, en lisière Sud de Dunkerque. Ce barrage sera constitué par la 32^e D.I. à laquelle nous demandons encore, malgré son état lamentable, un dernier et suprême effort et qui parvient à fournir la valeur de quelques compagnies, plus ou moins armées, sous les ordres du Général commandant l'infanterie de la Division, renforcées par la compagnie de Gardes-Mobiles qui assurait jusqu'alors la garde de notre Quartier-Général.

C'est le maximum de ce qu'il est possible de faire. Comme nous le disons à la fin du précédent article, notre va-tout est joué. Nous n'avons plus aucune réserve valable et à peine assez de munitions pour une journée de combats.

Passons maintenant à l'exposé des événements du 3 juin.

Disons cependant, auparavant, que dans l'espoir de voir les embarquements se terminer au plus tard dans la nuit du 2 au 3 juin, nous avions rédigé, dès le 1^{er} juin à 8 heures, une instruction N° 1891C/3 concernant le décrochage des unités en ligne et leur embarquement et dont l'exécution ne devait avoir lieu que sur ordre spécial ultérieur. Cette instruction, qui réglait dans tous leurs détails les opérations nécessaires pour effectuer le décrochage et procéder aux embarquements, avait pour but de permettre aux commandants des grandes unités en ligne de prévoir, avec le plus de discrétion possible, les mesures qu'ils auraient à prendre dès le reçu de l'ordre final d'exécution et ainsi d'assurer à cette exécution le maximum de rapidité.

Mais les embarquements prévus pour la nuit du 1^{er} au 2 juin ne donnèrent pas les résultats escomptés. En raison des pertes considérables subies par les bateaux de transport du fait de l'aviation allemande (le port et ses environs étaient devenus un véritable cimetière de navires de tous tonnages, tant marchands que militaires), les commandants de navires refusaient d'entrer dans le port avant la nuit tombée, soit vers 22 heures, et exigeaient d'en repartir avant le jour, soit vers 3 heures, de sorte qu'il ne restait que cinq heures pour effectuer les embarquements de milliers d'hommes, ce qui était véritablement très court.

Le 2 au matin, il devint, par suite, évident qu'il serait impossible de terminer les embarquements dans la nuit du 2 au 3 juin et qu'ils ne pourraient l'être, au mieux, que dans la nuit du 3 au 4. Nous y reviendrons lorsque nous traiterons du décrochage et des embarquements.

Il devenait par suite impérieusement nécessaire de résister aux attaques allemandes, quoiqu'il puisse en coûter, pendant encore au moins une journée, c'est-à-dire pendant tout le 3 juin. C'est cette résistance que nous allons maintenant exposer.

Du côté allemand, cette journée va être caractérisée par les faits suivants :

1^o. Profitant du gain important réalisé le 2 juin dans le secteur central de notre défense, celui du S.F.F. (poche de 4 km. de profondeur sur 3 km. de largeur au Nord et Nord-Est de Bergues), gain qui a amené les Allemands à moins de 6 km. du port de Dunkerque, ceux-ci vont s'efforcer d'exploiter au maximum cette situation et porter leur effort principal dans ce secteur pour atteindre au plus tôt le port.

2^o. Cet effort principal sera encadré par des attaques puissantes, très appuyées par une artillerie de gros calibre et par l'aviation, dans les secteurs d'aile, à l'Ouest (68^e D.I.) et à l'Est (12^e D.I.M.).

Nous examinerons le déroulement de l'action en commençant par le secteur d'effort principal, celui du S.F.F., et en continuant par les secteurs des 68^e D.I. et 12^e D.I.M.

SECTEUR DU S.F.F.

Notre ordre N° 1907/C.3 du 2 juin à 18 heures, qui mettait à la disposition du commandant du S.F.F. les ultimes éléments de renfort que nous possédions et que nous avons énumérés plus haut, lui prescrivait : « de refouler l'ennemi au Sud du canal de la Basse-Colme, condition essentielle pour que les embarquements puissent continuer et s'effectuer en sécurité ».

On a vu (voir N° de juin - Journée du 2 juin) que les renforts envoyés au S.F.F. devaient, d'après nos ordres, être employés *massivement* aux premières heures du 3 juin, de manière à donner à la contre-attaque, qui devait annuler la tête de pont allemande au Nord de la Basse-Colme, le maximum de puissance. On a vu également que le commandant du S.F.F. utilise, dès le 2 au soir, le premier renfort qui lui arrive (le 3/225) pour se donner de l'air et qu'il le lance vers le Sud, appuyé par six chars Somua. Ce bataillon progressera de 2 km., devra s'arrêter en raison des pertes subies, mais se maintiendra sur le terrain conquis et constituera ainsi une base de départ pour la contre-attaque du lendemain. Cette utilisation prématuée du 3/225 n'en est pas moins regrettable, car elle va priver cette contre-attaque d'un élément important et de valeur, et donc de ses chances de succès.

Quoi qu'il en soit, le 3 juin à 4 heures, le commandant du S.F.F. lance à la contre-attaque les deux autres bataillons de renfort (3/122 et 3/143) appuyés par tous les chars disponibles et toute l'artillerie. Mais, là encore, il commet des erreurs que nous tenons à signaler dans un but d'enseignement :

1^o. La contre-attaque n'a pas de chef unique et pas d'objectif unique. Chacun des deux bataillons est lancé sur un objectif particulier (Pont de Bentie-Meulen pour le 3/122, Hoymille

pour le 3/143) sans liaison entre eux (voir carte N° 4). Lorsque nous sommes mis au courant de cette situation sur le terrain même, nous enjoignons au colonel commandant l'infanterie du S.F.F. de prendre immédiatement, ce qui était son rôle tout indiqué, le commandement de la contre-attaque, mais celle-ci est déjà partie et il arrivera trop tard.

2º. Les deux bataillons de contre-attaque partent de la base de départ créée la veille au soir, comme nous l'avons vu, par le 3/225 au Sud de Teteghem. Les directions d'attaque qui leur sont données : Pont de Bentie-Meulen et Hoymille, vont les faire se heurter de front aux unités allemandes qui ont conquis la tête de pont au Nord de la Basse-Colme et ont arrêté, la veille au soir, la progression du 3/225. On prend l'affaire bille en tête au lieu de la prendre par la bande, ce qui eût été plus indiqué et plus fructueux. Il fallait lancer la contre-attaque *massivement*, sur une direction *oblique* par rapport à la direction d'attaque allemande, en la faisant partir soit de la région au Nord de Coudekerque-Boomkens en direction du Sud-Est, soit de la région d'Uxem en direction du Sud-Ouest. On augmentait ainsi ses chances de succès et on facilitait les appuis d'artillerie.

3º. L'exécution des ordres n'est pas suffisamment surveillée. C'est ainsi que les chars destinés à l'appui du 3/143 n'atteindront ce dernier qu'à six heures alors qu'il a débouché à 4 heures et que, par suite de l'absence des chars, il est déjà stoppé.

Malgré ces erreurs, les deux bataillons de contre-attaque, ainsi lancés en enfants perdus, le 3 à 4 heures, vont se surpasser.

Le 3/122, dans un élan magnifique, s'empare, successivement et sans coup férir, de Notre-Dame-des-Neiges et de la ferme des Moëres (voir carte N° 4). Il n'est plus qu'à quelques centaines de mètres de son objectif final, le pont de Bentie-Meulen, sur la Basse-Colme, mais là, il est obligé de s'arrêter,

puis de se replier vers le Nord, sa droite étant complètement en l'air et très menacée par suite du retard du 3/143.

Le 3/143 a, malgré l'absence des chars, progressé en direction du Sud, mais il est très vite stoppé par des feux de flanc venant de la région de Boomkens qu'il croyait tenue par des éléments du régiment Z, lesquels, comme nous le verrons plus loin, l'ont évacuée pendant la nuit.

Finalement, le 3/122 et le 3/143 reviennent à la base de départ constituée par le 3/225 et le C.I.D. 21 au Sud du canal des Moëres, Sud de Teteghem.

Ainsi, la contre-attaque dont nous attendions des résultats importants, ne les a pas donnés pour les raisons exposées plus haut. Mais elle n'en a pas moins constitué un coup d'arrêt pour les Allemands dont les attaques n'ont, de la sorte, pas pu commencer dès la pointe du jour et ne déboucheront qu'à 9 heures. Chaque heure gagnée par la défense, en cette journée du 3, a une importance considérable et contribue à assurer le succès.

A 9 heures, les attaques allemandes débouchent sur tout le front du S.F.F. et, plus particulièrement, dans la région Sud de Teteghem et celle au Nord de Coudekerque. Elles sont puissamment appuyées par l'artillerie, l'aviation et de nombreux canons et mortiers d'infanterie.

Nous n'entrerons pas dans le détail des multiples actions qui se déroulent pendant toute la journée du 3 dans cette région. Elles sont dignes de celles des jours précédents. Le terrain est disputé pied à pied. Dans cette dernière lutte acharnée, ce qui reste des unités achève de fondre quand il ne disparaît pas entièrement. Les mots sont impuissants pour traduire la grandeur surhumaine de cette lutte des dernières heures.

Dans la région de Teteghem, les attaques allemandes se heurtent d'abord à la tête de pont au sud du canal des Moëres tenue par ce qui reste des 3/225, C.I.D./21, 3/122 et 3/143, qui résistent sur place pendant toute la matinée, puis se replient sur le canal des Moëres et Teteghem où ils retrouvent

les deux fameux bataillons du 137^e R.I. que nous avons vus constamment sur la brèche depuis le 24 mai et dont l'un, le 1/137, est réduit à 50 hommes.

En cours d'après-midi, les Allemands débordent à l'Ouest la défense de la région de Teteghem en progressant vers le Nord, à partir de la région de Boomkens, région que le régiment Z a évacuée pendant la nuit. Ils obligent les défenseurs de Teteghem à se replier, en fin de journée, sur le canal de Dunkerque à Furnes sur lequel ceux-ci sont recueillis par le barrage fourni par la 32^e D.I. et les Gardes Mobiles du Q.G. du 16^e Corps dont il a été question plus haut et où ils tiendront le canal depuis la lisière Est de Dunkerque jusqu'au Sud de Malo-Terminus. Il manque à l'appel le C.I.D./21 et le 1/137 qui ont disparu en entier dans la tourmente et quelques batteries qui se sont sacrifiées pour sauver l'infanterie.

Dans la région au Nord de Coudekerque, les attaques allemandes débouchent à 9 heures et poussent droit sur Dunkerque. Elles ne trouvent devant elles que les débris du régiment Z, très éprouvé la veille, qui ont évacué la région de Boomkens et qui occupent le Fort Castelnau (1/48) et le canal des Moëres au pont de Steendam (6/310 et 3/407) (voir carte N° 4). Le régiment Z est alors renforcé par le groupement G.R. (G.R. du 16^e C.A. et G.R. de la 1^{re} D.I.M) qui représente en tout la valeur d'un escadron avec sept ou huit armes automatiques et qui tient les lisières Sud de Coudekerque-Branche.

Pendant toute la matinée, les attaques allemandes sont repoussées. A partir du milieu de l'après-midi, les assauts allemands se multiplient avec appui massif d'artillerie et de Stukas. Le 1/48 évacue le fort de Castelnau et rejoint le groupement de G.R. aux lisières Sud de Coudekerque-Branche dont les maisons sont défendues une à une. Les défenseurs lancent sans arrêt des contre-attaques partielles et locales. L'artillerie se dévoue pour soulager les fantassins et combat au milieu d'eux. Malgré toutes les tentatives allemandes, la

position : lisière sud de Coudekerque-Branche-Pont de Steen-dam-Canal des Moëres est maintenue jusqu'à la nuit.

Dans la région d'Uxem (gauche du S.F.F.), le régiment Y qui se compose des restes des 2/65, 21/110 et 21/129 n'a pas subi d'attaques sérieuses, protégé qu'il est par les inondations. En fin d'après-midi, il se conforme au repli des unités de Teteghem et vient occuper, à leur gauche, la région entre Malo-Terminus et Leffrinckoucke.

A 21 heures, le S.F.F. tient, de l'Ouest à l'Est, le front suivant, que les attaques allemandes n'ont pu entamer : lisières Sud de Coudekerque-Branche, Canal de Dunkerque à Furnes, jusqu'à Malo-Terminus, Route Malo-Terminus - Leffrinckoucke jusqu'à cette dernière localité occupée par les Allemands. Ce front, dans sa partie Ouest, n'est plus qu'à 2 km. du port de Dunkerque. La nuit vient. Les attaques allemandes diminuent d'intensité, puis cessent à peu près complètement.

De ce côté-là, la partie est gagnée.

SECTEUR DE LA 68^e D.I.

Comme nous l'avons vu au début de cet article, le front de la 68^e D.I. (ancien canal de Mardyck, Spycker, Haute-Colme jusqu'à Bergues) a été entamé, le 2 juin, dans deux régions : celle de Spycker dont les Allemands se sont emparés sans pouvoir en déboucher et celle au nord-ouest de Bergues (angle de la Haute-Colme et du canal de Bergues à Dunkerque) où le 1/341 forme un crochet défensif, face à Bergues.

C'est, comme il fallait s'y attendre, dans ces deux régions que les Allemands vont exploiter leur succès et lancer des attaques puissamment appuyées. En prévision de succès ennemis possibles, la 68^e D.I. a fait organiser défensivement, en arrière de son front, le canal de Bourbourg, depuis l'ancien canal de Mardyck jusqu'à Dunkerque.

Le front tenu par la 68^e D.I. s'étend sur près de 20 km. Il s'ensuit que le commandant de la Division a dû, pour assurer

la continuité de son front, mettre en ligne tous ses bataillons. Il avait cru néanmoins devoir en réserver un, le 3/225, mais nous le lui avons enlevé le 2 au soir, comme on l'a vu plus haut, pour l'envoyer en renfort au S.F.F., de sorte qu'il n'a plus en réserve qu'un escadron de son groupe de reconnaissance (l'autre escadron renforce la 272^e demi-brigade sur l'ancien canal de Mardyck) et le C.I.D. 68 a trois compagnies de jeunes recrues. C'est avec cette maigre réserve qu'il organise et occupe, tant bien que mal, le canal de Bourbourg. On verra plus loin que la précaution n'était pas inutile.

Dès l'aube du 3 juin, les Allemands commencent un bombardement intense des positions de la 68^e D.I. A 7 heures, ils passent à l'attaque.

Dans la région de Spycker, deux divisions allemandes, les 9^e et 18^e Divisions, poussent droit en direction de Dunkerque. Leur effort se produit à la jonction de deux bataillons de la 68^e D.I. (1/225 et 3/341) et effectue une large trouée au nord et à l'est de Spycker. Le C.I.D. 68, réserve de division, est envoyé pour boucher cette trouée et colmater le front. Il n'y parvient qu'en partie, mais, avec ce qui reste des 1/225 et 3/341, tient bon néanmoins jusqu'à la fin de la matinée.

Dans l'autre région d'attaque, celle au Nord-Ouest de Bergues, les Allemands se heurtent à deux bataillons du même régiment (1/341 et 2/341), étalés sur de larges fronts. Le colonel a donné l'ordre formel de résister sur place quoi qu'il arrive. Les deux bataillons exécuteront strictement cet ordre et, malgré une supériorité ennemie écrasante, refuseront de céder et tiendront toute la journée quoique encerclés, au Sud du canal de Bourbourg, dans la région Armhoust-Cappelle, Cappelle-la-Grande (voir carte N° 4).

En fin de matinée, l'ennemi n'a pas réussi à surmonter définitivement toutes les résistances au Sud du canal de Bourbourg, mais les unités de la 68^e D.I. qui se battent magnifiquement dans cette région, ont subi de lourdes pertes et sont en grande partie disloquées ou encerclées.

A midi, le Général commandant la 68^e D.I. donne l'ordre de repli sur le canal de Bourbourg. Toutes les unités ne peuvent pas exécuter ce repli. Celles qui ne le peuvent pas continuent à résister sur place au sud du canal et dissocient ainsi les attaques allemandes qui, malgré des appuis considérables d'aviation attaquant au sol, ne peuvent progresser que lentement.

Les Allemands parviendront néanmoins, dans l'après-midi, au contact des défenseurs du canal de Bourbourg, sur tout le front entre l'ancien canal de Mardyck et Dunkerque. Ces défenseurs sont réduits à des éléments des 2/125^e, 3/141^e et C.I.D./68, au G.R. de la 68^e D.I. et aux artilleurs des deux régiments de la Division. Sont restés au Sud du canal de Bourbourg où, quoique encerclés, ils lutteront jusqu'en fin de journée avant de disparaître complètement : le 1/225 et le 1/341 en entier, une partie du 3/341, du 2/341 et du C.I.D./68.

Le front sur le canal de Bourbourg s'étend sur 9 km. Ses défenseurs représentent au maximum la valeur de 2 à 3 bataillons auxquels viendront s'ajouter quelques faibles unités enlevées au front de l'ancien canal de Mardyck que les Allemands soumettent à des bombardements d'artillerie et d'aviation sans prononcer d'attaques d'infanterie. C'est peu pour un pareil front et en présence d'attaques allemandes qui jouissent d'une supériorité écrasante de moyens. Mais tout le monde connaît l'enjeu de la lutte. Il ne faut, à aucun prix, que les Allemands parviennent au port de Dunkerque avant la fin des embarquements et chacun est résolu à se comporter de manière que ce but soit atteint.

Dans le courant de l'après-midi, tous les ponts du canal de Bourbourg, entre l'ancien canal de Mardyck et Dunkerque, sont successivement attaqués. Certains ne sont défendus que par quelques hommes et quelques armes automatiques. En un seul endroit, à la jonction de l'ancien canal de Mardyck et du canal de Bourbourg, les Allemands parviennent à conquérir une légère tête de pont dont ils ne peuvent déboucher et, en

deux autres endroits, ils s'emparent des points de passage mais ne peuvent progresser au-delà du canal.

A 21 heures, le front de la 68^e D.I. est marqué par l'ancien canal de Mardyck et le canal de Bourbourg, légèrement entamé à l'angle formé par ces deux canaux. Il se relie au front du S.F.F. sur le canal de Dunkerque à Bergues, aux lisières Sud de Coudekerque-Branche.

L'obscurité monte peu à peu et les Allemands cessent leurs attaques. Là aussi, comme au S.F.F., la partie est gagnée. Elle l'a été au prix de très lourds sacrifices.

SECTEUR DE LA 12^e D.I.M.

Les Allemands attaquent dans ce secteur comme dans les autres, dès les premières heures du jour, mais, probablement en raison des échecs répétés qu'ils ont subis dans ce secteur les 1^{er} et 2 juin, procèdent avec beaucoup de prudence.

Les tentatives faites sur le front entre Bray-Dunes et Ghyvelde sur les deux bataillons du 8^e Zouave et le 2/150 échoueront pendant toute la journée. Ce front sera le soir, à la nuit, exactement ce qu'il était le matin.

Une attaque importante et menée avec décision se produit sur le 1/150 avec comme axe la route les Moëres-Ghyvelde qui traverse les inondations. Les fantassins allemands ont de l'eau jusqu'à la ceinture. Les mitrailleurs et fusiliers-mitrailleurs du 1/150 les laissent approcher, puis les fauchent à courte distance. Les attaquants disparaissent dans l'eau. C'est en vain que les Allemands renouvelleront leurs tentatives jusqu'à la nuit.

C'est sur la droite de la 12^e D.I.M., dans le secteur tenu par le G.R. de la 2^e D.I.N.A., dans la région de Holie-Kouke (voir carte N° 4), que les événements vont se dérouler d'une manière moins favorable que sur les autres parties du front de la 12^e D.I.M. Dans ce secteur, le G.R. barre une voie importante de pénétration constituée par la route du pont de Brander

à Holie-Kouke, et ses moyens sont faibles (deux escadrons). En outre, il est en liaison à sa droite avec le S.F.F. qui a dû céder un terrain appréciable le 2 juin. Enfin, le canal des Chats, derrière lequel il est installé est un obstacle médiocre. C'est pourquoi, dans la nuit du 2 au 3 juin, le commandant de la Division a envoyé un bataillon (le 3/150) en renfort au GR.

Bien lui en a pris, car, dès le lever du jour, commence un bombardement intense par obus de gros calibre et par aviation qui ne s'arrêtera plus et qui couvre les attaques de l'infanterie allemande en même temps qu'il écrase les défenseurs. Malgré ce déluge de fer et de feu, le G.R. et le 3/150 tiennent sur place et se donnent parfois de l'air par des contre-attaques locales à courte distance. Au début de l'après-midi, la situation devient critique. Le commandant de la Division fait appuyer la défense de Holie-Kouke par toute l'artillerie disponible et lui envoie tout ce qui lui reste de réserves (un peloton de mitrailleuses et un peloton de chars). Vers 18 heures, Holie-Kouke n'est plus qu'un tas de décombres. La situation est devenue intenable, d'autant, qu'à droite, le S.F.F. a évacué Uxem pour se replier au Nord de Leffrinckoucke et que les munitions commencent à manquer. Les défenseurs de Holie-Kouke se replient alors au Nord et au Nord-Est d'Uxem, prolongeant au Sud-Est de Leffrinckoucke, vers le canal des Chats, le front que le S.F.F. a occupé en fin de journée. Les pertes atteignent 50 % de l'effectif.

A la nuit, les attaques allemandes s'arrêtent. Comme le S.F.F. et comme la 68^e D.I., la 12^e D.I.M. a rempli sa mission: tenir coûte que coûte l'ennemi le plus loin possible du port de Dunkerque.

Ainsi donc, le 3 au soir, à 21 heures, le front du 16^e Corps s'est sensiblement, on pourrait dire dangereusement, rapproché, en certains points, du port de Dunkerque. De l'Ouest à l'Est, il est constitué par l'ancien canal de Mardyck, le canal de Bourbourg jusqu'à Coudekerque-Branche, les lisières Sud de Coudekerque-Branche, le canal de Dunkerque à Furnes,

jusqu'au Sud de Malo-Terminus ; il passe ensuite au Nord et à l'Est et tout près de Leffrinckoucke, rejoint le canal des Chats au Nord-Est de Holie-Kouke, suit ce canal jusqu'à Ghyvelde, puis la position frontière à l'Est de Ghyvelde et de Bray-Dunes.

Dans la partie centrale du front (Sud de Malo-les-Bains), l'ennemi n'est plus qu'à 2 km. du port de Dunkerque, mais il n'est tout de même pas arrivé au port, et c'est là l'essentiel, car les embarquements de la centaine de mille rescapés de la 1^{re} Armée française ont pu être à peu près terminés dans la nuit du 2 au 3 juin et il ne reste plus à embarquer que les unités en ligne dont les effectifs ont terriblement fondu pendant les trois derniers jours et dont les sacrifices surhumains ont seuls permis d'effectuer ces embarquements.

Toute la question, en ce soir tragique du 3 juin, est de savoir si les Allemands, se sentant si près des points d'embarquement, ne tenteront pas, pendant la nuit du 3 au 4, un suprême effort pour atteindre le port et rendre impossible la fin de l'évacuation. Mais sans doute étaient-ils aussi épuisés et à bout de forces que nous l'étions nous-mêmes par cette lutte acharnée qui se poursuivait sans arrêt depuis des jours et des jours.

Car la nuit du 3 au 4 sera, à notre surprise et à notre satisfaction, la nuit la plus calme que nous ayons connue depuis le début de la bataille. A peine quelques obus sur la plage de Malo-les-Bains. Aucune attaque d'infanterie. Aucune incursion d'avions. Vraiment le vieux slogan allemand « Gott mit uns » ne s'appliquait plus à nos adversaires, mais à nous-mêmes.

LA NUIT DU 3 AU 4 JUIN

Ce sera la nuit des derniers embarquements, ceux des unités combattantes qui, depuis le 24 mai, ont constitué le 16^e Corps et n'ont pas cessé de se battre à l'intérieur du périmètre Gravelines-Watten-Cassel-Honschoote-Bray-Dunes-

Dunkerque et qui, *seules*, méritent le titre d'Anciens Combattants de Dunkerque.

Comme nous l'avons dit précédemment, nous avions espéré pouvoir procéder au décrochage et à l'embarquement des unités en ligne pendant la nuit du 2 au 3 juin et, dans ce but, nous avions rédigé, dès le 1^{er} juin à 8 heures, l'instruction 1891 C/3 réglant en détail les opérations à effectuer, dans ce but, le moment venu.

Nous ne reproduirons ici que les parties essentielles de cette instruction. Les voici :

A. Le décrochage se fera de nuit, suivant le rythme suivant:

1^o *Première partie de la nuit*, à partir de 20 h. 30 :

— Repli simultané de tous les gros des divisions sous le couvert d'une première croûte laissée sur la ligne de contact pour se porter d'un seul bond aux lieux d'embarquement.

— Installation d'une 2^e croûte, en arrière de la première, sur la ligne Zuydcoote, canal Dunkerque-Furnes, entrées sud de Dunkerque et de Saint-Pol, Petite-Synthe, Fort Mardyck (voir carte N° 4).

2^o *Deuxième partie de la nuit*, à une heure qui sera fixée ultérieurement :

— Repli de la première croûte laissée au contact, d'un seul bond, jusqu'aux plages d'embarquement, sous le couvert de la deuxième croûte.

— Repli de la deuxième croûte et embarquement.

B. Les itinéraires de repli sont précisés pour chaque division et les E.O.C.A., avec croquis joints ; ils sont balisés à l'intérieur de Dunkerque, jusqu'aux points d'embarquement.

C. La composition des deux croûtes est laissée, pour le détail, à la décision des commandants de Divisions. Nous donnons seulement les règles générales à observer : employer le minimum de personnel, bien l'encadrer, l'armer de mitrailleuses et de F.M., le pourvoir le plus abondamment possible en munitions, disposer quelques chars de soutien en arrière

de chaque croûte ainsi que quelques pièces d'artillerie, enfin entretenir, pendant tout le repli des gros, une activité de la croûte suffisante pour cacher nos intentions à l'ennemi.

D. Les quais, môles et plages d'embarquement sont précisés pour chaque unité (avec croquis).

E. Suivent des prescriptions diverses concernant l'attitude générale à observer (bruit, lumières, moteurs, etc.), le matériel et les munitions à détruire, le matériel à emporter, réduit au strict minimum (en fait presque à zéro), le matériel à abandonner (chevaux, cantines, sacs, etc.).

Cette instruction ne devenait exécutoire qu'en vertu d'ordres ultérieurs que nous donnerions en temps utile. Elle permettait aux commandants des grandes unités, qui les reçurent dès le 1^{er} juin, de préparer, avec le maximum de discrétion, les opérations successives et délicates qu'elle comportait.

Le 2 au matin, il devint évident, ainsi que nous l'avons dit, que nous ne pourrions donner l'ordre d'exécuter notre instruction 1891C/3 pendant la nuit du 2 au 3 juin. Aussi, le 2 juin à 8 h. 30, nous envoyâmes aux Divisions et aux EOCA. une note personnelle et confidentielle N° 1898C/3 dont le premier paragraphe était le suivant :

« Il est impossible d'effectuer le repli de la tête de pont ce soir 2 juin. Il est possible de l'envisager pour demain soir 3 juin. La mission reste donc de résister *à tout prix* sur les positions actuelles. »

Dans l'après-midi du 3 juin, nous avons une conférence avec l'amiral Nord (amiral Abrial) dont le but est de décider ferme, en fonction de la situation, le moment des derniers embarquements. Cette situation présente les caractéristiques suivantes :

1^o Les effectifs des unités, tant d'infanterie que d'artillerie, des 68^e D.I., 12^e D.I.M. et S.F.F., dont certaines ont, d'ailleurs,

complètement disparu, sont squelettiques (certains bataillons survivants sont réduits à 50 hommes, certains groupes d'artillerie à 2 ou 3 pièces).

2^o Les munitions sont à peu près totalement épuisées. Certaines unités en sont complètement dépourvues.

3^o Les autres moyens de défense sont dans la même situation.

D'autre part, compte tenu des moyens de transports maritimes disponibles, l'embarquement de la totalité des unités restantes paraît possible.

Dans ces conditions, il est décidé que la nuit du 3 au 4 juin sera la dernière nuit des embarquements. Nous envoyons aussitôt aux Divisions l'ordre ferme d'exécuter notre instruction 1891C/3 du 1^{er} juin.

En conséquence, le mécanisme prescrit par cette instruction se déclenche dans les conditions de temps, d'espace, d'ordre et de silence prévues.

A partir de 20 h. 30, les gros des Divisions et E.O.C.A. se dirigent vers les points d'embarquement où ils commencent à embarquer à 22 h. 30.

A minuit, la première croûte, qui a entretenu une activité normale, se dérobe sans difficultés et, sous la protection de la deuxième croûte, rejoint les gros.

A 2 heures, la deuxième croûte se dérobe à son tour et les éléments qui la composent rejoignent leurs unités aux quais, môle et plages qui leur ont été affectés.

Contrairement à ce qui s'est passé pendant les embarquements des nuits précédentes où les bombardements allemands, terrestres et aériens, n'ont pas cessé et ont jonché les quais de cadavres en même temps qu'ils transformaient nombre de bateaux en épaves, la nuit du 3 au 4 juin est calme. Seules quelques rafales d'obus, qui ne font d'ailleurs aucun dégât, troublent le silence.

Le 4, entre 3 h. 30 et 4 heures, les derniers bateaux quittent le port. A 4 heures, les Anglais obstruent la passe en y coulant

deux bateaux. Les embarquements ont duré cinq heures, laps de temps bien court pour enlever de 40 à 50 000 hommes, chiffre auquel avait été estimé l'effectif restant à embarquer. Grâce à un effort considérable, on devrait dire surhumain, accompli par les marines française et anglaise pendant ces cinq heures, cet effectif, ou un chiffre très voisin, a pu être embarqué.

Malheureusement, des éléments qui n'avaient pas pu trouver place sur les bateaux surchargés et dont la plupart appartenait aux deux croûtes dont il a été question plus haut, durent être laissés à terre. Ils seront faits prisonniers par les Allemands dans la journée du 4. Triste rançon imméritée dont il fallut payer le sauvetage de 115 000 de leurs camarades français et de 250 000 Anglais, au total 365 000 hommes.

Disons d'ailleurs tout de suite que ce sauvetage ne sera que momentané. Ces 115 000 Français en provenance de Dunkerque ne feront que traverser l'Angleterre sans s'y arrêter, seront embarqués dans des ports de la côte anglaise de la Manche, débarqués à Brest et à Cherbourg et regroupés hâtivement en Normandie où ils formeront un nouveau 16^e Corps d'armée sous notre commandement. Ce nouveau 16^e Corps s'opposera dans des conditions désespérées, du 13 au 17 juin, à l'avance du 15^e Corps blindé allemand (encore et toujours les blindés !) fort de quatre divisions. Les rescapés de Dunkerque qui, on nous l'accordera, méritaient mieux, finiront la guerre en captivité. Mais ceci est une autre histoire que nous raconterons quelque jour.

Et nous voici au terme de notre étude sur la bataille de Dunkerque de mai-juin 1940. Dans cette étude, il n'a été question que de la bataille terrestre, celle que nous conduisions personnellement. Il serait néanmoins injuste de ne pas dire quelques mots, avant de terminer et pour lui rendre un hommage largement mérité, de la Marine française qui, pendant que nous nous battions à terre, se battait sans arrêt sur mer, et parfois au profit des troupes à terre, sans compter le rôle

capital qu'elle a joué dans les évacuations par mer. Les pertes considérables qu'elle a subies du fait des bombes de l'aviation allemande, maîtresse de l'air, et des torpilles des vedettes et sous-marins ennemis portent témoignage de sa valeur, de son courage et de son esprit de sacrifice conforme à ses plus belles traditions. Les plages et les fonds des environs de Dunkerque sont de véritables cimetières de contre-torpilleurs et torpilleurs français. Le mérite de cette magnifique attitude de la Marine française en revient, certes, aux officiers et équipages des Forces maritimes du Nord, mais aussi, en grande partie, à leur chef et animateur incomparable, l'amiral Abrial, auprès duquel ce sera l'honneur de notre vie d'avoir servi.

CONCLUSIONS

Quel jugement peut-on, dès maintenant, en attendant le verdict de l'Histoire, porter sur la bataille de Dunkerque de mai-juin 1940 ? Ayant joué dans cette bataille le rôle que l'on sait, ce n'est pas à nous qu'il appartient de le porter. Nous ne saurions être juge et partie.

Nous laisserons donc la parole au général Armengaud qui a écrit, sur la bataille de Dunkerque, une étude magistrale¹ et qui, n'ayant pas pris part lui-même à cette bataille, a pu en juger impartialement les résultats.

« L'évacuation de Dunkerque, dit le général Armengaud, a constitué un brillant succès stratégique. Les Allemands espéraient obtenir à Dunkerque la capitulation massive de plusieurs centaines de milliers d'hommes. Ils ne l'ont pas obtenue, d'une part parce que la bataille terrestre, en arrêtant les corps blindés et les divisions ennemis, a gagné, au prix de lourdes pertes, le temps nécessaire aux embarquements, d'autre part, parce que des moyens maritimes si considérables ont pu être déployés en quelques jours, que l'évacuation a pu se poursuivre en dépit d'une hécatombe de bateaux.

¹ Général ARMENGAUD : *Le Drame de Dunkerque*. — Plon, Ed., Paris.

Ce succès stratégique devait avoir d'immenses conséquences lointaines. La Force expéditionnaire britannique sauvée à Dunkerque (250 000 hommes) fut le noyau autour duquel le gigantesque effort de l'Angleterre constitua la grande Armée de la Libération. Il est permis de penser que, sans la réussite de l'évacuation de Dunkerque, la Grande-Bretagne et les Alliés n'auraient pas connu les victoires d'El Alamein, de Caen et du Rhin. »

Passant au côté tactique, le général Armengaud ajoute : « Si le succès stratégique de l'évacuation de Dunkerque en fait l'un des grands événements de la guerre, les succès tactiques remportés dans la défense de la tête de pont par les troupes françaises apportent, sur le plan national, aux Français soucieux de l'honneur militaire de leur pays, un profond réconfort.

» Succès tactique, la défense improvisée de la position avancée de l'Aa qui, pendant quatre jours, avec des éléments disparates amenés en hâte, a réussi à empêcher les formations de choc ennemis de percer vers Dunkerque.

» Succès tactiques, les opérations défensives qui, sur la position de résistance de la tête de pont, ont contenu un adversaire sans cesse renforcé, très supérieur en nombre et en moyens, pendant la semaine des embarquements.

» Dans une lutte très inégale, le commandement français, aux divers échelons, oppose efficacement sa volonté à celle de l'adversaire. Disposant de très faibles réserves, il n'hésite pas à les consommer dans des contre-attaques qui en imposent à l'ennemi et par leurs coups d'arrêt gagnent des heures précieuses. Cette volonté de résistance qui, infusée par les chefs, s'impose à tous les combattants, c'est proprement *l'esprit de Dunkerque*.

» Il faut voir là, dit le général Armengaud, la qualité d'un énergique commandement et celui de la valeur guerrière d'une troupe française. Il faut y voir aussi un grand exemple de ce que peut la force morale. Il y eut une *mystique de Dunkerque*,

comme il y eut une *mystique de Verdun*. Tenir... Il fallait tenir. Et l'on a tenu. »

Pour terminer, donnons maintenant l'appréciation de l'adversaire.

Au procès de Nuremberg, le feld-maréchal Keitel a déclaré : « Nous espérions capturer toute l'Armée anglaise à Dunkerque. L'évacuation de Dunkerque fut une réussite étonnante. »

Au début de juillet 1940, le général, puis feld-maréchal, von Reichenau, ancien commandant de la 6^e Armée, notre adversaire à Dunkerque, a déclaré : « La retraite de Dunkerque restera une opération unique dans les annales militaires. »

Général FAGALDE
